

## **L'Université et les représentations des étudiants**

A l'instar de beaucoup de pays en développement l'université algérienne a connu en l'espace de quarante années d'existence deux grandes périodes : celle liée au projet social développementaliste qui s'est traduit par une très forte demande en cadre qualifié et celle induite par le processus de libération économique et d'ajustement structurel.

On peut parler d'une période « faste », celle notamment des années 70/80 où l'université répondait à la demande sociale et au marché du travail.

Depuis cette dernière décennie le chômage des diplômés est une réalité qui n'est pas sans conséquences sur la qualité de l'enseignement et sur le désintérêt multiforme qui est manifesté par ses principaux acteurs à savoir les étudiants eux-mêmes (les taux de redoublement en 1<sup>ère</sup> année avoisinent dans certaines filières les 60 %).

Le rapport à l'institution universitaire des nouveaux étudiants ainsi que leur mode de vie et leurs comportements dans leurs lieux d'étude va subir des transformations.

L'importance de la réussite scolaire entraînerait des attitudes utilitaristes à l'Université, fortement réglées par des normes scolaires, qui ressemblent à celles imposées au lycée (autoritarisme de l'enseignant, devoirs imposés...), ceci à l'inverse des attitudes des étudiants des années 1960, celles des « héritiers, qui rejetaient les formes de culture scolaires lycéennes et recherchaient par l'exercice universitaire à atteindre une sorte « d'aventure intellectuelle ». Si la diversité culturelle des étudiants est réelle, elle s'accompagne parallèlement de tendances à l'unification.

Dans notre communication, l'accent sera mis principalement sur le discours des étudiants relatif à la pratique pédagogique des enseignants du supérieur comme indicateur d'évaluation de la formation à l'université.

Alors qu'il n'était composé que de deux universités en 1962, avec deux annexes, embryons de centres universitaires, et de deux grandes écoles – l'institut national agronomique (I.N.A) et l'Ecole nationale polytechnique (E.N.P) – le réseau universitaire algérien sera quarante années plus tard complètement transformé pour comprendre désormais 18 universités, 15 centres universitaires, 11 instituts nationaux (I.N.E.S), et 4 écoles normales supérieures (E.N.S).

L'augmentation régulière du nombre des étudiants notamment depuis la réforme de l'enseignement supérieur en 1971 a vu les effectifs passer de 2 725 à l'indépendance à 520 000 en l'an 2000. Les prévisions, selon une approche prospective sont d'un million d'étudiants pour 2008. Une massification toute relative puisqu'elle est le fait d'un système d'éducation dont est exclue, au fur et à mesure, 80% de la population scolarisée. Les bouleversements engendrés par cette explosion ont aboutit ces dernières années à l'émergence d'une réalité, celle des taux de redoublements en première année avoisinant les 60 % pour l'année 1998-1999. La durée moyenne d'obtention d'un diplôme de graduation est de dix années (redoublements successifs non réglementaires). L'université est accusée d'être le lieu de délivrance d'une certification formelle sans rapport avec des compétences et des qualifications réelles.

L'interrogation relative à la formation pédagogique des enseignants du supérieur implique une interrogation relative à l'objet-partenaire de la formation. Ne pas perdre de vue une des finalités de la formation – l'exercice de la pensée critique – impose la connaissance de ceux à qui s'adresse la formation. De plus, en l'absence d'évaluation effective et réelle du travail pédagogique, l'avis de l'étudiant peut tenir lieu de diagnostic de situation.

La transition du secondaire au supérieur retiendra plus particulièrement notre attention. Les stratégies d'adaptation au nouvel espace de scolarisation qu'est l'université sont liées au sexe et à la discipline. En prenant à titre d'exemple l'université d'Oran Es-Senia nous constatons les résultats suivants : En 1999, un taux de redoublement de 58,72 % chez les garçons et de 38,48 % pour les filles.

- Partant de l'idée que le statut d'étudiant s'acquiert par l'appropriation progressive d'un certain nombre de règles du jeu universitaire, d'une certaine façon d'être (à soi, aux études, à la famille, à la société et aux autres dans l'action collective et le civisme ordinaire) et qui est constitutive de ce que l'on pourrait appeler culture étudiante, l'objectif est la compréhension du rôle de l'université dans la socialisation.
- La première année à l'université est une année d'adaptation, de passage pour une population donnée, d'un mode de fonctionnement réglementé, directif, autocratique du lycée, à un mode de fonctionnement non directif voire anarchique, celui de l'université. Le modèle de référence est puisé chez le jeune étudiant dans l'expérience scolaire acquise sur plus d'une douzaine d'années durant son cursus du primaire du secondaire.

L'échec scolaire est l'échec de la 1<sup>ère</sup> année universitaire vécu comme passage d'un espace protégé et rassurant accompagné même d'un sentiment de surprotection, celui du lycée, à un espace ouvert, générant un sentiment d'abandon où l'étudiant se sent livré à lui-même, celui de l'université.

C'est à partir du discours produit par l'étudiant que nous appréhenderons la réalité de l'université.

Nous avons interviewé dans un premier temps, un nombre limité d'étudiants à l'université (un groupe en début de cursus et un autre en fin de cursus). Ce sont les résultats obtenus dans la pré-enquête qui nous ont aidé dans la confection du questionnaire final à composante majoritaire de questions fermées. Ce questionnaire a été testé auprès d'une population choisie au hasard et qui a bien voulu répondre à un questionnaire dont la durée de réponse était d'une heure. Ce sont ces premiers résultats combinés que nous vous présentons dans ce bilan provisoire; l'enquête a porté sur une population de cinq cent trente étudiants et est en cours de traitement par informatique.

Le questionnaire a été destiné à la population des étudiants de première année pour un total de 350 étudiants. Celui-ci sera passé à une population témoin de quatrième année composée de 180 étudiants selon tableau ci-joint, par discipline. Les filières pouvant conférer une forte identité (Médecine ou tronc commun sciences de la nature et de la vie et Droit) seront corrélées à d'autres perçues comme nettement moins prestigieuses (Sociologie /Sciences exactes et Technologie).

### **Comment les étudiants se représentent l'université ?**

On entre à l'université pour avoir des diplômes, et on y entre parce qu'elle est le prolongement **naturel** des études au lycée. Nos enquêtés n'avaient pas de projets autres, tout comme leurs parents d'ailleurs, que de poursuivre des études pour accumuler des diplômes. Interrogés sur les finalités de l'université, les étudiants en début et en fin de cursus considèrent la préparation à un métier comme essentiel ; la contribution à la progression des savoirs, la transmission des valeurs, le développement de l'esprit critique occupent une place marginale. L'université aujourd'hui, pour les trois quarts des enquêtés, produit des chômeurs, pour quelques uns d'entre eux des diplômés et pour aucun de l'élite<sup>1</sup>. Bien que l'université soit évaluée négativement, puisque ne répondant pas aux objectifs qui lui ont été assignés, il n'apparaît pas de projets alternatifs chez les étudiants. En réalité, **l'université fonctionne d'abord comme un lieu d'acquisition de la culture et peu comme celui de l'apprentissage d'un métier**. Cet avis est confirmé par les étudiants au fur et à mesure du temps passé à l'université (si ceux de première année sont partagés entre culture (faiblement majoritaire) et métier, les fins de cursus optent résolument pour la culture).

Bien que déçus, ils disent avoir beaucoup appris à l'université par la fréquentation de jeunes gens qui « comprennent la vie » et détiennent l'information : « j'ai appris beaucoup de choses grâce à mes copains ». L'université est représentée comme un grand espace dans lequel se nouent plusieurs formes de relations affectives, amicales.... L'université est par

analogie productrice de liens sociaux, mais non pas de savoir dans le sens de maîtriser une activité ou posséder des connaissances : « les profs ne nous donnent rien, ils ne savent rien, ils apprennent les trucs par cœur »<sup>ii</sup>. **C'est dans le champ de la culture générale, de la débrouillardise et de l'amitié que l'apport est considéré comme le plus important.** En fait la liberté de circuler dans cet espace qu'est l'université va permettre une meilleure connaissance de soi. Bernard Charlot exprime bien cette figure de « l'apprendre » : « Apprendre ce peut être aussi apprendre à être solidaire, méfiant, responsable patient..., à mentir, à se battre, à aider les autres..., bref à comprendre les gens connaître la vie, savoir qui on est. C'est alors entrer dans un dispositif relationnel, s'approprier une forme intersubjective, s'assurer un certain contrôle de son développement personnel, construire de façon réflexive une image de soi »<sup>iii</sup>.

### **Rapport aux études et aux enseignants**

C'est la première année qui est jugée comme la plus difficile du cursus universitaire. Les problèmes pédagogiques rencontrés dans le déroulement de la scolarité, sont considérés comme essentiellement dus aux méthodes d'enseignement utilisées par les enseignants. Les conditions pédagogiques ainsi que les programmes sont invoqués en deuxième et troisième position mais très loin derrière. C'est aux professeurs qu'est attribuée la cause des redoublements d'abord et ensuite au manque de travail personnel. Si le niveau des enseignants est évalué comme moyen par plus de la moitié de nos enquêtés, il oscille ensuite plutôt vers le bon pour les étudiants de première année et plutôt vers le faible pour les étudiants de fin de cursus. Pour ces derniers, les méthodes pédagogiques usitées durant le déroulement des enseignements sont un des indicateurs de compétence des enseignants.

Interpellés sur les qualités qui devraient être celles d'un enseignant universitaire, la communication avec les étudiants leur apparaît en premier lieu, suivie de près par le respect des étudiants et la justice. Des différences apparaissent entre les réponses des étudiants selon leur ancienneté dans l'université. Si pour les nouveaux, l'accent est mis d'abord sur les qualités de communication puis de disponibilité et de justice, pour les anciens, le respect de l'étudiant est prioritaire, suivi des qualités de justice puis de communication. En fait, les étudiants font référence, à travers leurs propositions aux composantes essentielles du métier de professeur, combinées et hiérarchisées de différentes manières : communiquer des savoirs, construire des relations (comme médiation de l'apprentissage), établir un ordre scolaire permettant à la classe de se dérouler<sup>iv</sup>. L'amélioration de la situation à l'université, passe pour les étudiants interrogés par l'amélioration qualitative du corps enseignant puis celle des programmes et cela tout en admettant que l'échec est dû au manque de travail des étudiants et à l'existence de la pratique de la « triche » qui s'est généralisée. Les modalités de gestion par les étudiants des problèmes pédagogiques sont révélatrices du rapport entretenu vis à vis de l'institution

universitaire. Plus de la moitié des étudiants optent pour ne pas réagir et préfèrent « se laisser faire » plutôt que d'intervenir de quelque façon que cela soit pour résoudre des difficultés. L'intervention d'organisations estudiantines ou des délégués d'amphis est quasiment exclue comme mode efficace de résolution de problème. Par contre, les étudiants de première année invoquent l'intervention des parents comme solution possible. L'enseignant, le directeur, le recteur apparaissent dans les démarches mises en œuvre pour la résolution de problème comme des recours marginaux.

Il faut noter que cette analyse concerne surtout les étudiants en début de cursus. Les filles gardent, dans leurs discours sur les difficultés auxquelles elles ont été confrontées à l'université, un rapport d'extériorité et gèrent ces dernières sans faire l'amalgame entre difficultés sociales, problèmes de formation et besoins. Lorsqu'elles évoquent leurs problèmes à l'université, les filles vont droit aux contraintes qui sont à l'origine d'une « médiocre formation » et n'excluent pas leur responsabilité, bien au contraire, elles se culpabilisent de ne pas avoir fourni de suffisants efforts : « on ne travaille pas, on ne lit pas beaucoup »<sup>v</sup>. Cela, parce que réussir scolairement pour elles, est devenu essentiel.

Contrairement aux filles, les garçons trouvent toujours le moyen (expressif) de dégager leur responsabilité, et justifier leurs actes et leur désintéressement (stratégie de contournement) par « une inversion du sens »<sup>vi</sup> qui transforme le copiage et la tricherie en débrouille, stigmatise les bûcheurs et les traitent de complexés (pour eux ce sont des gens qui essaient de compenser un manque affectif et même physique en s'acharnant dans les études).

### **Un statut consacré**

Les jeunes étudiants s'affirment rarement comme cadres ou futurs cadres, l'idée de représenter une élite est absente chez eux ; en fait ce sont des jeunes avant tout. Il n'y a pas de spécificité apparente qui les distingue des autres jeunes mis à part leurs cartables qui sont même vides parfois. Or, le port du cartable est en l'occurrence, l'expression d'une forte demande de visibilité sociale<sup>vii</sup>. Le cartable est utilisé aussi comme moyen pour s'asseoir, sachant que ces étudiants passent une grande partie de leur temps assis devant les amphithéâtres, sur les bancs du jardin ou sur le quai. D'un ton dérisoire et ironique ils expriment leur maxime dans cette vie : avoir son diplôme le plus vite possible par n'importe quel moyen, où même interrompre ses études pour s'engager dans la vie professionnelle, travailler, « gagner une place »<sup>viii</sup>, mieux encore, « s'engager », « devenir un officier », « faire de l'argent » et peut être après se marier.

C'est ainsi, que l'étudiant d'aujourd'hui est perçu comme : sans niveau, tricheur avec des comportements non civiques. L'étudiant d'hier par contre est présenté comme quelqu'un : de cultivé, de mature et de correct dans son

apparence. Malgré ce descriptif totalement négatif, nos étudiants dans leur grande majorité considèrent qu'il existe des différences entre un jeune qui a fait des études supérieures et un jeune qui n'a pas fréquenté l'université. Cette différence est perceptible d'abord dans la façon de parler puis dans le raisonnement et dans le statut occupé dans la famille (un étudiant est mieux écouté). Il y a une sorte de reconnaissance de l'université dans la socialisation. L'expérience acquise par les étudiants dans l'expérimentation des différents espaces universitaires, singulière et commune dénote l'existence de référents renvoyant au modèle de l'héritier.

### **A la recherche d'une forte identité sociale, stratégie de différenciation**

Les jeunes filles universitaires s'affirment plus en tant qu'étudiantes, elles essaient continuellement de se démarquer de celles qui n'ont pas « eu la chance d'être à l'université », et même de se distinguer entre elles par leurs langages (elles essaient de choisir les mots qui conviennent, elles utilisent une langue plus correcte et habile que celle des garçons, le français surtout, par leur comportement, elles tentent une certaine mise à distance de la société (stratégie de différenciation).

Faut-il aussi noter l'ambiguïté qui imprègne la représentation des études chez ces étudiants : pour eux les études constituent une perte de temps, le niveau est trop bas, les méthodes et les programmes d'enseignement sont archaïques, une dévalorisation de la formation universitaire, n'empêche pas une valorisation d'eux-mêmes et en même temps de leurs diplômes : « Je ne vais pas avoir une licence pour aller à la fin enseigner dans une école primaire, non ? »<sup>x</sup>, « Je me casserai la tête pendant cinq années dans le but d'avoir mon ingénieur, pour devenir prof ? »<sup>x</sup>. Les étudiants savent en fait que les diplômes leur assurent une plus ou moins forte identité sociale. Or, l'intériorisation d'une image négative de l'université (en particulier chez les étudiants qui sont en début de cursus) est une forme d'identification à des expériences particulières qui peuvent être celles d'un copain, d'un frère ou d'un parent.

Par rapport à leurs attentes de la fréquentation de l'espace universitaire, les garçons sont plus déçus que les filles au fur et à mesure qu'ils avancent dans le cursus.

L'université représente pour les étudiants un lieu où on apprend un métier et ensuite, où on acquiert la culture et où l'on devient citoyen

<sup>22</sup>Selon les étudiants, les domaines dans lesquels l'université a le plus contribué restent la culture et l'amitié entretenue avec les pairs.

Si en première année les étudiants pensent exercer le métier répondant à leur vocation, ils s'aperçoivent des difficultés à obtenir un emploi et sont donc prêts à accepter ce qui leur est proposé.

Une différence apparaît cependant selon le sexe : les filles préfèrent attendre de trouver un emploi qui corresponde à leur attente et à leur discipline de formation. Les étudiants de technologie et de sociologie se disent prêts à accepter n'importe quel emploi. Cela s'expliquerait-il par le taux de chômage qui affecte ces deux disciplines ?

Le choix se fait en priorité en fonction de bon revenus ou d'une promesse de carrière socio-professionnelle

Le travail constitue la première préoccupation avant le mariage, et le désir d'émigrer. La tendance à l'émigration occupe une place relativement importante chez le sexe masculin, en première et dernière année du cursus.

### **Conclusion**

Les appréciations particulières des étudiants de premières années dans leurs rapports aux études, au mode de gestion des difficultés rencontrées lors du cursus, à leurs attentes en matière d'encadrement, permettent d'affirmer la spécificité de traitement en vue d'assurer une transition plus harmonieuse ou du moins qui ne participerait pas à provoquer des difficultés supplémentaires. L'existence de projet d'avenir permettrait de donner plus de sens à la présence dans l'espace universitaire et pourrait aboutir à une plus grande implication et mobilisation des compétences.

Une logique de survie et d'attente, amène les étudiants à déployer des stratégies de réussite limitant l'effort et augmentant la rentabilité (notes aux examens).

Le diplôme est dépouillé de sa valeur intellectuelle. Il est perçu comme un instrument. Cette perception est la conséquence du rapport d'extériorité que les étudiants ont construit, et peut fonctionner comme un indicateur de non conformité avec les objectifs de l'université.

Le système universitaire apparaît comme infantilisant : le mode d'organisation et de fonctionnement, laisse peu de place au « travail », petit boulot.

### **Bibliographie**

CHARLOT Bernard : Du rapport au savoir, éléments pour une théorie (Ed. Economica, 1997).

DUBAR Claude : La socialisation (Armand Colin, Paris 2000).

DUBET François, MARTUCCELLI Danilo : L'école, sociologie de l'expérience scolaire (Éditions du Seuil, Paris 1996).

DURU-BELLAT Marie : « Filles et garçons à l'école, approches sociologiques et psycho-sociales », in Revue Française de Pédagogie, n° 110, janvier-février-mars 1995.

ERLICH Valérie : Les nouveaux étudiants un groupe en mutation (Armand Colin, Paris 1998).

FISCHER Didier : L'histoire des étudiants en France de 1945 à nos jours (Flammarion, Paris 2000).

FRAISSE Emmanuel : Les étudiants et la lecture (P.U.F, Paris 1993).

FRENAY Mariane, NÔEL Bernadette, PARMENTIER Philippe, ROMAINVILLE Marc : L'étudiant apprenant. Grilles de lecture pour l'enseignant universitaire (De Boeck et Larcier s.a, Paris-Bruxelles 1998).

GALLAND Olivier, OBERTI Marco : Les étudiants (Éditions La Découverte, Paris 1996).

GRIGON C., CRUEL L. : La vie étudiante (P.U.F, Paris 1999).

LANGÉVIN Louise : Pour une intégration réussie aux études post secondaires (Les Éditions Logiques, Canada, 1996)

LANGÉVIN Louise et VILLENEUVE Louise (sous la dir.) : L'encadrement des étudiants. Un défi du XXI<sup>e</sup> siècle » (Les Éditions logiques, Canada, 1997).

LAPEYRONNIE Didier, MARIE Jena-Louis : Campus Blues. Les étudiants face à leurs études (Éditions du Seuil, Paris 1986).

---

## Notes

<sup>i</sup>il est symptomatique de constater que le mot élite a dû, que ce soit en français ou en arabe, être expliciter dans le langage courant, car il ne semblait avoir aucune signification pour nos étudiants.

<sup>ii</sup> Idem.

<sup>iii</sup> Bernard Charlot : « Du rapport au savoir, éléments pour une théorie », Ed. Economica, 1997.

<sup>iv</sup>F Dubet, D. Martuccelli: « À L'école » sociologie de l'expérience scolaire Ed Seuil 1996

<sup>v</sup> Etudiant en 2<sup>ème</sup> année, droit.

<sup>vi</sup> Expression Vincent De Gaulejarc et Isabelle Taboada Lénonetti.

<sup>vii</sup> Marie Duru-Bellat : « Filles et garçons à l'école, approches sociologiques et psycho-sociales », in Revue Française de Pédagogie, n° 110, janvier-février-mars 1995.

<sup>viii</sup> Etudiant en 1<sup>ère</sup> année, psychologie.

<sup>ix</sup> Etudiante en 3<sup>ème</sup> année, psychologie.

<sup>x</sup> Etudiant en 1<sup>ère</sup> année, biologie.